Document generated on 10/12/2024 5:51 a.m.

Relations

Livres

Number 792, September–October 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/86239ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2017). Review of [Livres]. *Relations*, (792), 45–48.

Tous droits réservés © Relations, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Et jamais l'huile ne tarit

Histoire de mon parcours théologique

GREGORY BAUM
Traduction d'Albert Beaudry
Montréal, Fides, 2017, 280 p.

Gregory Baum est un intellectuel, dans le meilleur sens du mot : il cherche à déchiffrer la réalité du monde et à lui donner du sens. Il est aussi théologien – cet intellectuel de la foi –, qui le fait à la lumière de l'Évangile et de la tradition chrétienne. Il ne se considère pas important, comparé aux Yves Congar, Karl Rahner, Gustavo Gutiérrez et Hans Küng qu'il a côtoyés. C'est pourtant un géant de la théologie !

Constitué de 40 courts chapitres, le livre retrace la vie de l'auteur, en lien avec sa pensée, avant de se livrer, dans les 15 derniers chapitres, à l'exercice très direct de l'entretien sous la forme de « questions et réponses » sur ses idées, ses expériences, sa vie personnelle.

Le parcours de Baum est unique et fascinant, sur le plan humain comme sur le plan spirituel : né en Allemagne dans une famille protestante d'origine juive, il doit se réfugier en Angleterre à 16 ans, un peu avant la Seconde Guerre mondiale ; quand celle-ci est déclenchée, en tant que ressortissant allemand, il est alors envoyé dans un camp d'internement au Québec. Libéré pour étudier les mathématiques et la physique en Ontario, puis aux États-Unis, il se convertit au catholicisme en 1946, à la suite de la lecture des *Confessions* de saint Augustin, puis entre dans la communauté religieuse du même nom. Après des années d'études en théologie à Fribourg, il est ordonné prêtre et deviendra l'un des jeunes experts nommés au concile Vatican II. Il vivra (et influencera) cette grande aventure ecclésiale au sein du Secrétariat pour l'Unité chrétienne.

Il enseignera par la suite la théologie à l'Université de Toronto, de 1959 à 1986, même s'il quitte la prêtrise et sa communauté religieuse en 1976, en désaccord avec la position de l'Église catholique sur les questions d'éthique sexuelle. Marié pendant 30 ans jusqu'au décès de son épouse, il déménage avec elle au Québec en 1986 pour y enseigner la théologie à l'Université McGill, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1999. Dès son arrivée au Québec, il n'a cessé de collaborer avec le Centre justice et foi et la revue *Relations*, dont il a été membre du comité de rédaction durant 30 ans.

C'est au terme d'une vie riche et mouvementée que l'auteur a finalement cédé aux demandes de nombreux amis et accepté de revenir sur son parcours. Mais, fidèle à la passion de sa vie, il le fait dans une perspective exclusivement théologique. S'il est exceptionnellement transparent, même sur des aspects très intimes de sa vie personnelle, Gregory Baum n'est pas intéressé par les anecdotes ou les détails biographiques ; l'objectif du livre est de nous permettre de suivre, de manière chronologique, l'évolution de sa pensée. Les événements n'ont ici d'importance que dans la mesure où ils déclenchent ou expliquent telle ou telle découverte, prise de conscience ou nouvelle orientation de sa foi et de sa pratique.

Gregory Baum, en effet, est un théologien du réel et de la pratique. Très tôt, en raison même de ses pérégrinations géographiques et intellectuelles, il réalise que la pensée est fortement influencée par son contexte social et culturel. Cela le mènera presque naturellement hors des sentiers battus, sans cesse interpellé par les nouvelles questions ou les nouveaux défis : de Vatican II au suicide assisté en passant par le pluralisme religieux, la théologie de la libération et les questions d'éthique sexuelle.

Ce livre est exceptionnel à plus d'un titre. Malgré la densité du contenu et la richesse de la réflexion, il est facile à lire. Il nous fait aussi explorer une grande variété de questions qui ont habité Gregory Baum tout au long de sa vie, de la culpabilité allemande face à l'Holocauste à l'homosexualité en passant par les problèmes d'identité, le pluralisme et le relativisme, ou encore les rapports avec l'islam. Enfin, le livre fournit une synthèse fort instructive de nombreux courants de pensée et penseurs qui ont marqué le dernier siècle : l'École de

Francfort, Jules Isaac, Maurice Blondel, Karl Polanyi, Rosemary Ruether et Fernand Dumont, pour n'en nommer que quelques-uns.

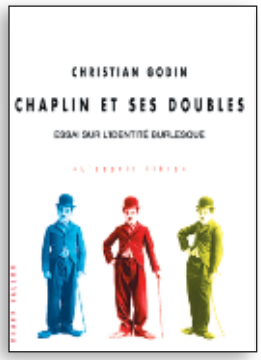
Voilà un précieux héritage à portée de main, quelles que soient nos options, dont on ne peut que remercier Gregory Baum.

Dominique Boisvert

Chaplin et ses doubles
Essai sur l'identité burlesque

CHRISTIAN GODIN
Ceyzérieu, Éditions Champ Vallon, 2016, 209 p.

Que pourrait-on ajouter au monument Chaplin en ce XXIe siècle, après les monographies des plus importants historiens du cinéma, de Georges Sadoul à Jean Mitry, sans oublier les études originales également parues au milieu du XXe siècle sous la signature d'André Bazin ou même de Sergueï Eisenstein ? Dans ce nouveau livre qui paraît un demi-siècle après les ouvrages évoqués, le philosophe français Christian Godin prouve qu'il reste encore beaucoup à écrire sur le personnage de Charlot, le double de Charles Spencer Chaplin, et c'est précisément sous l'angle du dédoublement que son analyse thématique est ancrée. Les personnages dédoublés, les sosies et les doubles personnalités abondent dans l'univers chaplinesque : de ce brave coiffeur moustachu qui ressemble comme un jumeau à Hitler dans *Le Dictateur* (1941) à cet élégant *Monsieur Verdoux* (1947), dont le charme cachait en fait un tueur en série. Même le personnage de la jolie compagne de Charlot, tenu par Paulette Godard dans *Les Temps modernes* (1935), était comme lui un vagabond, mais au féminin.



En ayant à l'esprit le thème du double, on repense, par ailleurs, à des personnages secondaires qui se dédoublent, comme cet alcoolique fortuné qui se prend d'affection pour le vagabond Charlot dans un moment d'ivresse, mais qui, une fois dégrisé, ne le reconnaît plus et le chasse à tout coup. En outre, certains des derniers longs métrages tournés en exil, comme *Les Feux de la rampe* (1952) et *Un Roi à New York* (1956), permettent à leur auteur de transmettre un message de tolérance, avec en toile de fond une critique acerbe sur la superficialité de la société américaine et du consumérisme.

Le thème du double avait déjà été utilisé en tant que grille d'analyse il y a un siècle, par exemple par le psychanalyste viennois Otto Rank dans une analyse pionnière des premiers films expressionnistes allemands. Mais c'est ici la première fois qu'une étude en français porte spécifiquement sur ce thème dans l'œuvre de Charlie Chaplin. Beaucoup de ses films y sont commentés, non pas chronologiquement, mais thématiquement. De courts résumés individuels permettent au lecteur n'ayant pas vu toute sa production de s'y retrouver. Un seul regret : qu'aucun photogramme tiré des titres décrits n'accompagne le texte.

Auteur prolifique et rigoureux (il avait fait paraître le cycle intitulé *La totalité : les pensées totalisantes*, chez le même éditeur), mais également cinéphile exigeant, Christian Godin revoit, résume et étudie intelligemment tous les films d'un des plus grands cinéastes de tous les temps pour y mettre en évidence la duplicité, les dédoublements de personnalité, les faux-semblants, le jeu des apparences et l'illusion de la grandeur. Mais là où une partie du public ne voyait qu'une série de gags loufoques, Christian Godin nous fait clairement voir l'humanisme et la profondeur du message universel et intemporel de l'auteur génial de *La ruée vers l'or* (1925) et de tant d'autres chefs-d'œuvre. Ce livre, axé sur les identités et sur la notion d'auteur, nous incite à revoir toute l'œuvre de Chaplin, récemment rééditée en deux généreux coffrets DVD (*The Charlie Chaplin Collection*, 1 et 2) par Warner Bros. dans des versions restaurées et sous-titrées en français, pour notre plus grand plaisir.

Yves Laberge

Le Progrès sans le peuple
Ce que les nouvelles technologies font au travail

DAVID NOBLE
Traduction de Célia Izoard
Montréal, Éditions de la rue Dorion, 2016, 256 p.

On retrouve aujourd'hui une panoplie de publications critiques sur le progrès technologique. Ce qui distingue l'ouvrage de David Noble est son propos résolument engagé et une analyse de classe de la technologie s'inscrivant dans le champ de l'histoire sociale expliquant comment l'automatisation a contribué à la déqualification, à la précarisation, à la délocalisation, à la sous-traitance, bref, à la dépossession des travailleurs et des travailleuses. Dans ce recueil d'articles écrits dans les années 1980 mais toujours actuels, l'historien des sciences et techniques ne vient pas seulement déconstruire l'idéologie du progrès qui était censé multiplier nos capacités d'action : il nous convie à la résistance devant cette « dégradation systématique de l'humanité au rang de supports temporaires de production et d'accumulation » (p. 14).

Le caractère hégémonique de cette idéologie du progrès n'est pas nouveau selon Noble. Il remonterait au XIXe siècle et à la première révolution industrielle caractérisée par la mécanisation du travail qui, refrain connu, devait être vue comme un processus inéluctable auquel il fallait nécessairement s'adapter. Encore aujourd'hui, cette conception fataliste d'un déterminisme technologique faisant du progrès une réalité naturelle quasi darwinienne se retrouve dans des expressions abstraites comme « On n'arrête pas le progrès » et détourne notre attention des enjeux concrets d'exploitation. À cet égard,

l'auteur ne s'en prend pas seulement aux stratégies capitalistes et aux groupes industriels qui en assurent le développement ; il critique également ceux qui, historiquement, devaient défendre les travailleurs mais qui, envoutés par le chant des sirènes du progrès technologique, finissaient par s'y soumettre.

La première révolution industrielle, qui a vu naître le mouvement ouvrier, a néanmoins donné lieu à des actes de résistance à ce « progrès ». L'auteur rappelle et réhabilite la lutte trop mal connue des luddites, ces tisserands anglais qui, au début du XIXe siècle, brisaient les nouvelles machines parce qu'ils refusaient d'être dépossédés de leur travail. Cependant, la deuxième révolution industrielle, que l'auteur associe à la vague d'informatisation d'après-guerre aux États-Unis, ne donna pas lieu à un tel mouvement de révolte – Noble allant même jusqu'à parler de paralysie collective devant cette nouvelle offensive technologique. Progressisme oblige, les représentants ouvriers devaient porter allégeance au sacro-saint progrès technologique amalgamé au progrès social, et ce, même s'il venait accentuer les rapports de domination, le « laisser-innover » devenant un autre visage du laisser-faire de l'économie de marché. Coupée de la concrétude et du présent de la réalité des travailleurs, la question technologique se retrouvait projetée dans une vision fantasmatique d'un monde à venir qui ouvrait peut-être des chantiers de recherche prometteurs pour les universitaires, mais abandonnait les travailleurs dans un état de subordination.

Qu'en est-il alors des solutions de rechange technologiques ? À cette question, l'auteur répondrait par une autre : peut-on créer de telles alternatives sans transformer à la base les rapports de pouvoir ? Car David Noble nous met en garde contre les fausses promesses qui « renforcent le fétichisme culturel pour la transcendance technologique » (p. 53). Comme le proclamaient les ouvriers de General Motors en Ohio lors de leur mobilisation, au début des années 1970, il importe de reconnaître d'abord que le progrès technologique est un processus politique et non un processus automatique et inévitable.

L'auteur ne condamne pas toute forme de technologie ; il nous invite plutôt au dépassement de l'attitude révérencieuse ainsi qu'au débat politique permettant l'élaboration de critères de discernement. Rappelant l'importance de ne pas confondre avenir et présent – car « on ne peut pas plus se permettre de délaisser l'avenir au profit de préoccupations immédiates, qu'on ne peut se concentrer sur l'avenir en abandonnant le présent » –, l'auteur conclut qu'il faut lier les deux et, dans cet esprit, « réévaluer les sciences et les technologies selon des critères liés à l'enrichissement de la vie » (p.89). Un rappel salutaire.

Anne-Marie Claret

La « pauvreté » vous rendra libres !

Essai sur la vie simple et son urgente nécessité

DOMINIQUE BOISVERT
Montréal, Novalis, 2016, 138 p.

Dominique Boisvert est sans contredit un de nos meilleurs spécialistes de la simplicité volontaire, joignant avec un rare bonheur la théorie à la pratique. Il pratique en effet ce qu'il dit, et sait nommer ce qu'il fait. Membre fondateur du Réseau québécois pour la simplicité volontaire et auteur de plusieurs livres sur ce thème, il nous offre ici une réflexion sur la pauvreté comme source de bonheur et d'accomplissement. Il le fait dans un petit livre de 12 courts chapitres dont le dernier donne le ton : « Pauvreté, la plus grande richesse ».

Pas si simple de définir la pauvreté. Au chapitre 2, Boisvert prend appui sur l'essayiste iranien Majid Rahnema, auteur entre autres de *Quand la misère chasse la pauvreté* (Actes Sud, 2004), qui définit la pauvreté comme la condition commune, normale (vernaculaire) de l'humanité. On doit à ses yeux distinguer la pauvreté de la misère, laquelle est l'absence des biens essentiels à la survie. La pauvreté moderne, au sens péjoratif du terme, est une réalité « socialement fabriquée » (p. 24). Elle a un

sens négatif assez proche du mot *misère*. Elle se caractérise par une sensation de manque : misère matérielle, culturelle, sociale, spirituelle. Elle ne peut se saisir que par son opposé : la richesse, qui semble signifier l'autosuffisance et la liberté. « Se pourrait-il que la pauvreté ne soit pas aussi détestable qu'on nous l'a fait croire depuis deux siècles, surtout si on la distingue bien clairement de la misère à laquelle on l'associe généralement ? » (p. 37), demande l'auteur.

Le reste de l'ouvrage explore et développe ce que contient cette notion de pauvreté – simplicité volontaire, pauvreté volontaire et involontaire, pauvreté et bonheur, pauvreté et justice, pauvreté et liberté, pauvreté intérieure–, vertu dont Dominique Boisvert cherche à faire la promotion. Au chapitre 10, l'auteur attaque de front notre conception de la propriété privée. À son avis, nous ne sommes pas propriétaires des biens de la planète mais de simples intendants qui devront rendre compte de leur gérance. La coopération est une voie à explorer et à diffuser.

Au chapitre 11, Dominique Boisvert explique comment il a mis en œuvre la simplicité volontaire tout au long de sa vie, au sein de sa famille et auprès de ses amis, choisissant des emplois en général peu rémunérés, travaillant à temps partiel, prêtant son argent sans intérêt. Un très beau chapitre, très convaincant. Enfin, en guise de conclusion, l'auteur esquisse avec beaucoup de pudeur quelques pistes de réflexion chrétienne.

André Beauchamp

La sainte au sablier
Carnet d'un pèlerin

PHILIPPE LE GUILLOU
Paris, Salvator, 2017, 157 p.

À l'ombre de la réformatrice du Carmel à Avila, sa grande homonyme du XVIe siècle, Thérèse Martin aura voulu « rester petite », fidèle à « l'esprit d'enfance » et au nom qu'elle prit avec le voile, à Lisieux : non pas Thérèse de Jésus, comme son illustre devancière, mais Thérèse de l'Enfant-Jésus. Dans cet ouvrage qu'il lui consacre, le romancier et essayiste Philippe Le Guillou alterne les chapitres sur la vie de la sainte, composés en italique, avec le récit circonstancié du pèlerinage qu'il mène sur ses traces, de sa maison d'enfance à la basilique élevée en son honneur, en passant par la cathédrale et le Carmel de Lisieux. À l'éternelle jeunesse de la morte de 24 ans viendront inéluctablement s'entremêler, au fil du trajet, les souvenirs d'enfance de Le Guillou et, pouvons-nous ajouter, ceux de bon nombre de lecteurs nés avant les années 1960.

Dans la demeure « sans faste ni apprêt » au bout d'une venelle, le pèlerin visite la chambre d'une enfant, avec l'exposition de ses jouets, de ses cahiers et livres d'école – l'autobiographie de Thérèse, *Histoire d'une âme*, consistera justement pour Le Guillou en une série de « cahiers de perpétuelle écolière » dans lesquels s'accumulent « les riens » d'une existence, comme sous la plume d'une diariste. Mais l'auteur s'attarde surtout au petit jardin derrière la maison. Près d'une balançoire se manifestent le « sens de la terre », les « préoccupations bien horizontales » d'une provinciale de la fin du XIXe siècle. La sainte affectionne « la petite nature » à la Rousseau, celle que l'on trouve par terre, que l'on ramène avec soi pour la coller dans un herbier ou en faire des tisanes. C'est ici le royaume d'une petite fille d'humble condition. Une Thérèse aux petits riens s'esquisse déjà sous nos yeux.

Le sablier qu'elle tient d'une main sur la célèbre photographie que l'éditeur nous offre en bandeau du livre n'évoque pas seulement, selon l'auteur, le métier de vendeur d'articles d'horlogerie de son père, ou la mesure des différents temps du cloître (oraisons, rencontres au parloir, etc.), mais la vanité du jouet insignifiant que nous sommes sous le soleil. Thérèse s'imagine en effet en « jouet du pauvre » entre les mains de l'Enfant-Jésus.

En 1888, l'évêque cède à ses demandes répétées d'entrer exceptionnellement au Carmel dès l'âge de 15 ans. Le couvent sera cependant pour la sainte un désert plutôt que le prolongement du jardin de son enfance : « l'univers conventuel est tissé de petits riens », marqué du sceau d'une horizontalité devenue sèche et aride. Le Guillou insiste pour dire que le sablier se remplit alors de cendre. Les modestes fleurs des champs manquent momentanément à la novice, avant le dépouillement ultime de « la foi qui s'absente ». Le monastère s'applique à tout lui retirer. Ses années de réclusion trouveront, après sa mort survenue en 1897 des suites d'une tuberculose virulente – « la maladie des pauvres », souligne Le Guillou –, un écho auprès des « âmes communes, loin des sommets », dans les tranchées des soldats de la Première Guerre mondiale et dans l'existence courante de ceux qui peinent avec ou sans Dieu, ce qui explique probablement sa désignation de « sainte contemporaine ».

Thérèse Martin apparaît, à travers le livre de Philippe Le Guillou, comme l'accessible sainte à la « petite voie ». Canonisée en 1925, elle devint celle qui intercède pour les gens ordinaires d'ici et les pauvres du tiers-monde. Elle a nourri une fascination un peu naïve pour « l'enfance spirituelle » et magnifié la vie apparemment banale (puisqu'elle ne l'est jamais) de tout un chacun, à distance du faste que l'Église encore triomphante réserva néanmoins à la basilique de pèlerinage et à sa consécration, en 1937, par le cardinal Pacelli, celui qui allait devenir deux ans plus tard « le dernier des papes pharaons », sous le nom de Pie XII. Et aujourd'hui qui sait ? Peut-être qu'au-delà de toute nostalgie, sa posture d'humilité, voire son effacement, pourraient nous inspirer la retenue devant la démultiplication de nos ego.

Jean-Claude Brochu